

# Nos enfants, les écrans et nous

## Les relations intergénérationnelles à l'heure du tout-écran

rencontre avec Florent Gouget, enseignant

**mardi 3 décembre 2013, 19h**

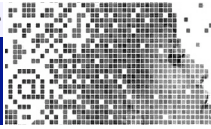
Théâtre Toursky 16, promenade Léo Ferré Marseille 3<sup>ème</sup> arr.

« *Mon fils passe des heures devant son ordinateur, n'est-ce pas trop ? Que dois-je faire pour qu'il ne tombe pas sur des images violentes ou pornographiques ?... Sur son compte Facebook, ma fille entretient des contacts avec des quantités de gens que je ne connais pas, qu'elle ne connaît pas non plus et dont certains se cachent derrière des pseudonymes. Comment m'assurer que tout cela est sain ? Et puis-je lui refuser de disposer d'un téléphone portable quand elle ne cesse de me répéter que toutes ses copines en ont un ?...* »

Ces interrogations constituent désormais le lot des sociétés dites "avancées". Elles révèlent en tout cas que les liens parents-enfants, ainsi que la question de l'autorité dans son ensemble, sont aujourd'hui profondément bouleversés.

- Paradoxalement, « l'ère de la communication » suscite d'autant plus d'inquiétudes qu'elle est assimilée à l'idée de progrès. Comment expliquer ce paradoxe ?
- D'où vient cet intérêt « massif » pour les écrans ? Que révèle t-il et que cache t-il ? Si ce n'est pas un phénomène de mode mais une tendance lourde, que signifie t-elle ?
- Le fait de recourir toujours plus à leur médiation expose t-il ses utilisateurs à n'évoquer que dans un monde d'images - donc virtuel - en lieu et place du monde réel ?
- Peut-on réduire le problème des écrans à la question de leur bon et de leur mauvais usage, comme nous le serinent régulièrement les « spécialistes des médias » ?
- L'École peut-elle aider les parents à prévenir ou contrer les phénomènes de d'addiction alors que de nouveaux types d'écrans font irruption sur le marché ?
- Si les parents ont d'autres valeurs que celles charriées par les écrans (ludisme, puissance, séduction, zapping...), peuvent-ils réellement faire contrepoids ?
- Sont-ils eux-mêmes « libérés » du mail et de l'image électronique, capables de les évaluer par eux-mêmes, sans pour autant céder à la tentation technophobe ?
- Distinguent-ils le besoin du désir, l'utile du futile, le nécessaire de la recherche du confort maximal en toutes situations ? Ont-ils seulement évalué le prix de ce confort ?

lecture recommandée : Cédric Biagini : *L'Emprise des écrans*  
in **La tyrannie technologique. Critique de la société numérique**  
de Cédric Biagini, Guillaume Carnino et Célia Izoard (L'échappée, 2007)



# Maladie traitée, malade oublié

## L'homme est-il sujet ou objet de la médecine ?

rencontre avec Michel Cucchi, directeur d'hôpital, médecin, sociologue

**jeudi 30 janvier 2014, 19h**

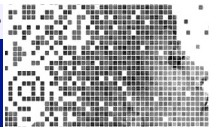
Théâtre Toursky 16, promenade Léo Ferré Marseille 3<sup>ème</sup> arr.

« *La valeur du médecin diminue en raison directe des moyens d'investigations que lui donne la technique. Plus en il en dispose, plus il s'efface devant eux et renonce à observer et à réfléchir. Le malade de l'avenir est une collection de fiches, de graphiques, de nombres et d'enregistrements divers. Un automate sera le médecin de l'avenir, qui, sans aucune pensée, déduira de ces données un classement et un traitement* ».

Ainsi Paul Valéry décrivait-il, dans les années 1940, une médecine oublieuse des existences, accaparée en revanche par tout un arsenal d'équipements et de procédures... A l'heure où l'électronique et l'informatique ont colonisé nos existences, demandons-nous si le système sanitaire n'a pas perdu de vue la santé commune.

- Dans quelles conditions historiques le système de santé s'est-il "modernisé" ?
- Après l'effondrement moral causé au XXe siècle par la Shoah et les expérimentations nucléaires (auxquels contribuèrent des médecins), comment peut-on l'analyser ?
- La standardisation des pratiques médicales est-elle un gage de "qualité" ? En quoi la mesure quantitative de la douleur n'entrave-t-elle pas au contraire les soins ?
- Comment la technoscience mène t-elle à de nouveaux risques sanitaires et pourquoi ne jugule t-elle pas en revanche le taux des maladies chroniques ?
- Pourquoi, de plus en plus, les malades exigent-ils du médecin plus de garanties, voire une "obligation de résultat", allant jusqu'à multiplier les recours en justice en cas d'échec, comme si la médecine était une "science exacte" ?
- Ne participent-ils pas eux-mêmes ainsi à la technicisation de l'appareil de santé ?
- Pourquoi, aux Etats-Unis, envisage t-on que la médecine ne se contente pas de pallier les déficiences naturelles mais qu'elle puisse également "augmenter" les individus, les doter de qualités dont la nature ne les a pas pourvus (théories transhumanistes).

lecture recommandée : Ulrich Beck : **La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité** (2001, Flammarion)  
Lire notamment les pages 435 à 451



# Pour qui, pour quoi travaillons-nous ?

## La valeur travail à l'épreuve des réseaux informatiques

rencontre avec Julien Mattern, sociologue

**jeudi 27 mars 2014, 18h15**

I.E.P. 25, rue Gaston de Saporta Aix-en-Provence

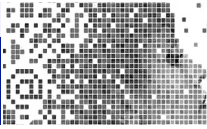
*Aujourd'hui, nous voudrions tout cumuler : travailler peu et consommer beaucoup. Nous sommes la première société à avoir tout voué au travail. L'histoire des hommes était faite d'une modération, parfois d'une défiance, envers le travail. Nous sommes désormais les adorateurs du travail et de nos œuvres.*

*C'est un choix décisif devant lequel, déjà, nous sommes placés : ou bien travailler beaucoup pour consommer beaucoup (et c'est l'option de notre société occidentale) ou bien consommer moins en travaillant peu. Sommes-nous prêts à faire ce choix ?*

Ces deux citations de Jacques Ellul éclairent de façon singulière les paradoxes et les apories qui structurent l'ensemble de notre civilisation ; au moment où, comme jamais auparavant dans son histoire, elle est confrontée au chômage de masse. Sur cette base, **voyons** par quels cheminements elle en est arrivé à ce stade.

- Quand et pour quelles raisons l'homme a-t-il érigé un jour le travail en valeur ? Pourquoi, aujourd'hui encore, reste-t-il globalement considéré comme tel ?
- Pourquoi les sociologues, qui consacrent-ils tant de livres à « la souffrance au travail », ne remettent-ils jamais en cause le fait qu'à gauche comme à droite, les hommes politiques en appellent toujours à "la croissance" ?
- Quand est apparu le machinisme et que le travail à la chaîne a été institué, les hommes ont été utilisés comme des machines. Puis, quand ont été intégrés les automatismes, ils ont été remplacés par elles. Protestant régulièrement contre la pénibilité des tâches, ils ont rarement critiqué le machinisme lui-même. Pourquoi ?
- Pourquoi des millions d'individus sont-ils aujourd'hui privés d'emploi alors que d'autres, également fort nombreux, voudraient travailler moins longtemps ?
- Si un homme produit moins qu'un robot, que vaut son travail par rapport au sien et que vaut-il lui-même par rapport à lui ? Faut-il se réjouir ou se plaindre du fait que le second remplace le premier ? S'il est jugé bon qu'il effectue des tâches pénibles et ingrates à sa place, pourquoi donc le chômage est-il considéré comme un drame ?
- Si beaucoup d'individus souhaitent travailler moins et moins longtemps, que voudraient-ils faire à la place ?

lecture recommandée : Jacques Ellul:  
**Pour qui, pour quoi travaillons-nous ?**  
Recueil d'articles (La table ronde, 2013)



# De la télé réalité à la télésurveillance

## La vie privée n'est-elle bientôt plus qu'une vieille histoire ?

rencontre avec Maryse Artiguelong, de la *Ligue des Droits de l'Homme*

**mardi 20 mai, 18h15**

I.E.P. 25, rue Gaston de Saporta Aix-en-Provence

*L'homme n'est pas du tout passionné par la liberté, comme il le prétend. Beaucoup plus constant et profond est son besoin de sécurité, de conformité, d'adaptation, de bonheur, d'économie des efforts. Il est prêt à sacrifier sa liberté pour satisfaire ces besoins. Certes, il ne supporte pas une oppression directe. Mais seul lui est intolérable le fait d'être gouverné de façon autoritaire. Cela, non pas parce qu'il est un être libre mais parce qu'il désire commander et exercer son autorité sur autrui. Finalement, il a bien plus peur de la liberté authentique qu'il ne la désire.*

Ce propos de Jacques Ellul invite à redéfinir la notion de liberté et même la démystifier. Or pour comprendre comment la liberté est d'autant plus bafouée que son nom est invoqué, il importe de **questionner** l'histoire.

- Qu'est-ce d'abord que la "liberté" ? Notre planète est régie par l'idéologie libérale. Or qu'est-ce que le libéralisme sinon "la liberté du renard libre dans le poulailler libre" ?
- "Liberté, égalité, fraternité", c'est beau sur les papiers en-tête et les frontons des édifices publics. Mais dans la réalité, ce sont les valeurs de rendement et d'efficacité qui, au quotidien, priment sur toutes les autres. D'où vient la subversion et pourquoi n'est-elle pas explicitement dénoncée ?
- Dès lors que l'on prend la peine de justifier une chose, c'est qu'elle n'est pas juste. Si donc la liberté est sans cesse invoquée, c'est sur la base d'un mensonge. Que faut-il alors entendre par "liberté authentique" ?
- La totalité des technologies aujourd'hui déployées le sont non seulement parce qu'elles sont jugées plus efficaces que le travail effectué par les humains mais parce que "la recherche de l'efficacité maximale en toutes choses" constitue désormais la valeur suprême. Si donc on accepte le principe que des humains (policiers, vigiles...) peuvent et doivent en surveiller d'autres, pourquoi refuserait-on qu'une caméra de télésurveillance - jugée a priori plus efficace qu'eux - les remplace ?
- Alors qu'avec la télé réalité et les réseaux sociaux, il est d'usage d'exhiber sa vie privée sur l'espace public, pourquoi refuserait-on de se laisser filmer dans la rue (a fortiori si l'on invoque des raisons sécuritaires) ?
- La présence permanente d'un "oeil" sur nous, censée nous garantir de la sécurité, ne suscite-t-elle pas finalement plus de suspicion à l'égard d'autrui que de réconfort ?

lecture recommandée : Jacques Ellul: **Éthique de la liberté**  
tout particulièrement le premier chapitre (Labor et Fides, 2014)